



Études photographiques

10 | Novembre 2001

La ressemblance du visible/Mémoire de l'art

Un voyage stéréoscopique

(2^e partie)

Oliver W. Holmes

Traducteur : François Brunet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesphotographiques/266>

ISSN : 1777-5302

Éditeur

Société française de photographie

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2001

ISBN : 2-911161-10-2

ISSN : 1270-9050

Référence électronique

Oliver W. Holmes, « Un voyage stéréoscopique », *Études photographiques* [En ligne], 10 | Novembre 2001, mis en ligne le 10 septembre 2008, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesphotographiques/266>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Propriété intellectuelle

Un voyage stéréoscopique

(2^e partie)

Oliver W. Holmes

Traduction : François Brunet

NOTE DE L'ÉDITEUR

La première partie de cet article a été publiée dans *Études photographiques*, n° 9, mai 2001, p. 109-123.

- 1 Nous voici au pied de Charing Cross. Vous vous rappelez, naturellement, l'histoire de cette belle statue équestre de Charles Ier, laquelle, après avoir été condamnée par le Parlement à être vendue et détruite, fut en réalité enterrée et sauvée par le chaudronnier qui l'acheta, pour reparaître après la Restauration. À gauche, les mots familiers de "Morley's Hotel" désignent un édifice d'environ huit fenêtres de large, où le voyageur plébéien peut s'asseoir pour contempler, en face, Northumberland House, et le lion à la queue dressée des Percy qui surmonte la haute crénelure couronnant la large *façade** [les termes en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte]. Nous pourrions décrire cette statue, et en faire la critique, aussi bien que si nous étions devant elle, mais d'autres voyageurs l'ont fait. Où sont tous les gens que l'on devrait voir ici ? On ne distingue guère plus de trois ou quatre silhouettes ; les autres étaient en mouvement, et n'ont pas laissé de traces [*left no images*] sur cette image lente, à la mode d'autrefois [*on this slow, old-fashioned picture*] ; quel contraste avec le miraculeux Broadway "instantané" de M. Anthony que nous regardions il y a un instant ! Là, cependant, sur un côté, un omnibus s'est arrêté assez longtemps pour être saisi par les rayons solaires. On y voit une marque. Prenez donc une loupe.

Charing
+
Strand
633.

- 2 Voici les tours de l'abbaye de Westminster. Un désastre complet, comme dans notre souvenir : de misérables excroissances modernes, qui font honte à ce noble édifice. Dépêchons-nous d'avancer, peut-être trouverons-nous le moyen de revenir et d'entrer dans la cathédrale.
- 3 Temple Bar a une allure pleine de naturel, avec la diligence chargée et le fiacre qui franchissent l'arche centrale, et le flou de la cohorte pressée qui obscurcit ses petites répliques latérales ! C'est une bien belle et vieille structure ; sa vue rappelle toujours au Bostonien la vieille [p. 107] arche au-dessus de laquelle la mystérieuse *Boston Library*, disait-on autrefois, prolongea son existence jusqu'à une période avancée de ce siècle. Mais où sont les piques auxquelles les têtes des conjurés accrochaient leur sourire jusqu'à ce que les mâchoires leur en tombent ? Sans doute les a-t-on rangées le long de ce rebord qui forme le cordeau de l'arche surmontant la structure aux trois portes. À gauche, une femme est en train de déployer une banne devant une boutique ; en Amérique, un homme le ferait pour elle. Fantôme d'un garçon avec un fagot, vu du seul oeil droit. D'autres fantômes de passants et de badauds, l'un d'une jolie femme, à ce qu'il nous semble du moins, d'après sa façon de tourner son visage vers nous. À droite, des fragments de signes, disposés comme ceci :
- 22
PAT
- CO
BR
PR
- 4 De quoi peut-il s'agir, sinon de l'enseigne du 229, *Patent Combs and Brushes*, PROUT ? [n ° 229, Peignes et brosses brevetés, Prout]. En tout cas, nous cherchions justement le bon vieil établissement de Prout (au 229 du Strand), qui dans notre souvenir n'était pas loin de Temple Bar, lorsque nous avons découvert ces fragments, le reste étant coupé par les limites de l'image.
- 5 Le pont de Londres ! Moins imposant que le pont de Waterloo, mais une masse formidable de maçonnerie, qui donne l'impression que ses éperons arrondis pourraient défier la Tamise aussi longtemps que ceux du pont Sant'Angelo ont endigué le Tibre. Au premier plan, des figures indistinctes ou invisibles, comme d'habitude, mais plus loin une procession bigarrée de diligences, fiacres, chariots, et de gens. Voyez plutôt les groupes qui se tiennent dans les recoins surplombant les éperons. Le parapet est à hauteur de poitrine ; une femme peut y grimper, et tomber ou sauter dans le courant sombre qui s'étend sous les arches, dans une ombre profonde. Souvent des femmes font ce saut. Les anges les entendent comme autant de gouttes de sang jaillies du coeur de notre humanité. Au loin, des digues, des entrepôts, des édifices majestueux, des clochers et, s'élevant fièrement au-dessus d'eux, " tel un hautain tyran ", le Monument.
- 6 Et nous voici près du Monument. Une base élancée, carrée, avec des [p. 108] reliefs, des colonnes cannelées, un curieux sommet – on dirait un verre à vin renversé avec un blaireau à raser par-dessus ; tout cela censé évoquer la flamme, sans doute¹. Au-dessous, la cage carrée où se tiennent les gens qui ont monté l'escalier ; faisant, dirait-on, trois ou quatre mètres de haut, et munie de barreaux ou de grillage. Autrefois les femmes sautaient du Monument tout autant que du pont de Londres, jusqu'à ce qu'on ait assuré la cage de la sorte.

— Oh là !, dit un jour sur la place un homme à son compagnon, voilà le drapeau qui descend du Monument !

— C'est pas le drapeau, répondit l'autre, c'est une femme !

- 7 Et pour sûr, tel était bien le cas.
- 8 Personne ne peut se méprendre sur les quatre poivrières, surmontées chacune d'une girouette, qui couronnent les coins d'un grand château carré, non loin du bord de l'eau. C'est la Tour de Londres. Nous la distinguons par-delà les mâts des bateaux à voiles et les cheminées des paquebots, grise et brumeuse dans le lointain. Rapprochons-nous un peu. Quatre tours carrées, couronnées de quatre dômes d'allure orientale, évoquant la moitié inférieure d'un ballon renversé ; ces tours formant les angles d'un bâtiment carré, muni de murs fortifiés et crénelés, pourvus de deux rangées de fenêtres en plein cintre sur le côté tourné vers nous. Mais il y a d'autres tours rattachées à ce bâtiment, rondes, carrées, octogonales, des murs pourvus d'embrasures, de douves, de meurtrières, de tourelles, de parapets, tout cela donnant l'impression que les hallebardiers seraient prêts à soutenir le siège au cas où une nouvelle armée de Boulogne décidait de faire la traversée un beau matin. Nous ne pouvons nous arrêter ce matin pour aller voir les lions, car nous voici en vue d'un grand dôme dont nous ne pouvons détacher les yeux.
- 9 C'est Saint-Paul, la Boston State House de Londres². Il y a une ressemblance d'effet, mais aussi une différence de dimensions – en défaveur de l'édifice local, comme le lecteur le constatera sur la planche adjointe à la *Technology* du Dr Bigelow³. Le dôme lui-même semble léger et aérien – par comparaison avec Saint-Pierre ou avec le Duomo de Florence – non seulement dans l'absolu, mais même relativement. La colonnade qui le soutient partage les honneurs avec lui. Ce dôme ne pèse pas sur la cité, comme font les deux autres sur leurs villes sujettes. Le front de [p. 109] Michel-Ange se répète dans le dôme de Saint-Pierre. Sir Christopher [Wren] avait sans doute un moindre développement frontal ; de fait, les tours qu'il ajouta à Westminster Abbey nous conduiraient presque à supputer quelque lacune dans son cerveau. Mais le dôme de la "State House" de Londres est fort gracieux, si léger qu'on croirait qu'il y a une flèche dans sa généalogie. Attendez que nous ayons doré le dôme de notre propre Boston State House avant de procéder à des comparaisons.
- 10 Nous avons vu l'extérieur de Londres. Que nous importent le Crescent, la Garde à cheval, la Colonne de Nelson, la statue d'Achille, et les nouvelles Chambres du Parlement⁴ ? L'abbaye, la Tour, le pont, Temple Bar, le Monument, Saint-Paul : voilà les hauts lieux de Londres, ceux dont nous rêvons. Entrons donc un moment dans l'abbaye. La "faible lumière religieuse⁵" n'est pas si mauvaise, après tout. On lit chaque lettre sur cette plaque murale à la mémoire du "très illustre et très bienveillant John Paul Howard, comte de Stafford", "Amant de son pays, Parent de parents" (quel mélange d'éloge et de satire dans cette expression !), à tous égards vertueux et honorable, comme l'a fait inscrire sur son monument "La comtesse douairière, en témoignage de sa grande affection et de son respect pour la mémoire de son Seigneur". On voit chaque pli de la robe de la duchesse de Suffolk, et les mailles du filet qui retient ses cheveux, dans cette effigie de marbre qui l'incarne reposant dans son sarcophage sculpté. Cela nous paraît vieux – elle fut la mère de Jane Grey et mourut il y a trois cents ans –, mais voyez maintenant ces deux petites têtes de pierre couchées sur leurs oreillers de pierre, juste après la duchesse de marbre. Ce sont les enfants d'Édouard III, les petits frères du Prince Noir. Ils sont morts il y a cinq cents ans, mais que sont les siècles à l'abbaye de Westminster ? Sous ce dais à baldaquin, la tête rehaussée sur deux coussins de pierre, ses

beaux traits immobiles ceints de la coiffe enveloppante que nous lui connaissons si bien dans ses portraits, gît Marie d'Écosse. La fraîcheur de ces monuments, à l'abri des éléments, donne l'impression que vingt générations sont nos contemporaines. Regardez ce mari détourner la flèche que le sinistre squelette vêtu de drap adresse à la poitrine de son épouse chancelante. C'est peut-être bien la plus célèbre de toutes les statues de l'abbaye : Joseph Gascoigne Nightingale et sa Dame, par Roubilliac⁶. Inutile de traverser l'océan pour la voir. La voici, littéralement présente, jusqu'à la moindre fossette sur le dos de la main qui retombe, et la moindre strie de la pierre vermiculée. Quel plaisir étrange que de découvrir les inscriptions que portent les monuments à l'arrière-plan ! Car la beauté de cette photographie que vous avez en main est que vous pouvez y déceler d'infimes détails à l'aide d'un microscope, exactement comme vous le pouvez, avec un télescope, dans un paysage éloigné de la nature. Il y a là, par exemple, une dame appuyée contre une urne, qui n'est pas sans évoquer Morgane et les quarante voleurs. Au-dessus d'elle, une figure en médaillon, portant perruque. Prenons une loupe pour déchiffrer ces taches qui doivent être des lettres. "Érigé à la mémoire de William Pulteney, comte de Bath, par son frère" ; cela nous suffira, l'inscription agit comme une douche [p. 110] froide sur notre enthousiasme⁷. Mais voici notre propre homonyme, qui eut son heure de célébrité en tant que vice-amiral de la Flotte Blanche, et dont nous ne trouvons la biographie que dans le *Gentleman's Magazine*, où il partage avec le général Wolfe la gloire de la capture de Québec⁸. Un beau jeune homme aux boucles pourpres, les bras nus, une main posée sur un canon. Nous nous rappelons avoir trouvé que la statue de notre homonyme était la plus élégante de l'abbaye, et nous avons toujours compté ce souvenir ainsi que celui de l'Achates de Dryden, dans l'*Annus Mirabilis*⁹, comme des trophées de famille.

- 11 Mais en voilà assez de ces marbres, on n'en finirait pas ; dans la grande caverne aux multiples voûtes et aux mille piliers qui s'élève jusqu'au ciel, les murs et le sol en sont entièrement recouverts, comme d'autant de stalactites et de stalagmites. L'immense temple vit de ces images des morts. Rois et reines, nobles, hommes d'État, soldats, amiraux, les grands hommes dont nous connaissons tous les actions, les grands écrivains dont les paroles sont dans toutes nos mémoires, les braves et les beautés dont la gloire s'est rétrécie à la taille de leurs épitaphes, tous sont là autour de nous. Que vaut la quête d'aumônes qui nous attend à l'entrée de l'église, face à la pétition muette de ces mendiants de marbre, qui demandent à réchauffer leurs froids souvenirs en passant un moment dans [p. 111] nos coeurs vivants ? Levez les yeux sur les puissantes voûtes du plafond, portées par ces hautes colonnes accouplées, à croire que l'avenue des Palmes-royales que nous nous rappelons avoir vue aux Antilles (en photographie [*in photograph*]) a été rapportée d'outre-mer par la voie spirite et convertie en pierre. Faites vos respects à la silhouette auguste de sir Isaac Newton, étendu comme un soupirant fatigué dans la niche qui jouxte la somptueuse clôture. Passez par la chapelle de Henry VII, un temple taillé comme un camée. Regardez les luisantes stalles de chêne des chevaliers. Ne manquez pas les bannières qui flottent au-dessus. Il n'y a pas de témoignage plus éloquent du temps qui passe que ces oriflammes, dont l'un commence à partir en lambeaux ; au long jour d'un siècle, c'est la ruine qui sert d'ombre portée sur le cadran.
- 12 Après cet aperçu de Londres, faisons une excursion à Stratford-on-Avon.
- 13 Voici la maison de Shakespeare telle qu'elle fut, coincée entre la taverne adjacente "Le Cygne et l'Hymen" et un bâtiment de brique médiocre et en piètre état, quoique guère moins avenant que la maison elle-même. La première amélioration (comme on voit dans

le n° 2) consista à démolir ce bâtiment de brique. La suivante (comme on voit dans le n° 3), à retirer l'enseigne et la grande baie du "Cygne et l'Hymen", et à élever deux pignons sur le toit, de manière à lui rendre une partie de son aspect ancien. Puis on dressa une clôture rustique et l'on termina les aménagements extérieurs. L'enseigne craquelée et défraîchie fait saillie comme dans notre souvenir d'autrefois. Dans le n° 1, on lit : "L'IMMORTELSHAKESpeare... Né dans cette maison" à peu près aussi bien que si on s'était mis en peine et en frais pour se rendre sur place.

- 14 Mais voici l'arrière de la maison. Le petit Will regardait-il par cette fenêtre en oeil-de-boeuf ? Buvait-il l'eau de cette vieille pompe ou du puits qu'elle surmonte ? Ses épaules se frottaient-elles à cet angle de la vieille maison, construit en briques rondes ? C'est une image étrange, et qui nous plonge dans [p. 112] la rêverie. Entrons et montons à l'étage. Voici la chambre où il naquit. C'est ce qu'on dit, et nous le croirons. Murs grossiers, sol au plancher inégal, large fenêtre à petits carreaux, petit buste de lui entre deux cactus en fleurs sur la banquette sous la fenêtre. Une vieille table couverte de gravures et de stéréographies, un tableau encadré, au-dessous un avis "Des copies de ce portrait...", le reste, en petits caractères, reste ouvert à conjecture.
- 15 Voici l'église de la Sainte-Trinité, dans laquelle il est enterré. Les arbres qui l'entourent sont nus ; voyez les nids de freux sur leurs cîmes. L'Avon est tout à côté, retenu ici même par un barrage, avec des portes d'écluse, comme un canal. Changez de saison si vous voulez, et voilà les arbres avec leurs feuilles, et dans leur ombre les tombes et les stèles des obscurs et muets citoyens de Stratford.
- 16 Ah, quel naturel dans cet intérieur, avec le grand vitrail, ces monuments aux murs, et la grande pierre dans le pavement, portant l'horrible inscription ! Celle-ci ne se voit pas dans l'image [*here*], mais voici la tablette et le buste que nous connaissons si bien. Mais après tout, nous sommes dans le temple du Christ, et non de Shakespeare. Voici les sièges des fidèles – observez combien luit le bois verni –, voici l'autel, et le livre de prières ouvert – on y lit presque la liturgie¹⁰. De toutes les choses frappantes qu'a dites Henry Ward Beecher, rien n'est plus impressionnant peut-être que le récit de sa communion à l'autel de l'église où repose Shakespeare. Un souvenir plus divin que celui de ce dernier remplissait le lieu, et il pensa à Shakespeare "comme il pensa à dix mille choses, sans que ses dévotions en fussent troublées le moins du monde", alors qu'il était agenouillé à même la poussière des restes du poète¹¹.
- 17 Si vous voulez bien maintenant faire quelques pas avec moi jusqu'à Shottery, nous verrons le cottage d'Ann Hathaway depuis quatre points de vue différents, ce qui ne laissera rien à désirer de son extérieur. Mieux vaut le regarder qu'y vivre. Une vieille maison lugubre, pleine de petits vertébrés qui couinent et de plus petits articulés qui piquent, à ce que semble promettre son apparence. Un épais toit de chaume la recouvre comme une peau aux poils grossiers. Elle est fabriquée de briques et de poutres, et en partie couverte d'un plâtre qui s'effrite. L'une des fenêtres a des carreaux en losange sertis de plomb, du genre de ceux que nous nous rappelons avoir vus autrefois dans une ou deux habitations antiques de la ville de Cambridge, toute proche. On distingue dans cette vue un jeune homme assis pensivement sur les marches que maître William, amant trop ardent, gravissait en grande hâte et ne redescendait qu'à regret et après l'heure. Les jeunes gens meurent, mais la jeunesse vit à tout jamais. La vie continue dans ce cottage exactement comme il y a trois cents ans. Sur la balustrade devant la porte se tient le minou de la maison, descendant, à la cinquantième génération peut-être, de ce "chat familial et inoffensif" qui ronronnait sur les jambes du poète tandis qu'il était assis à

parler d'amour avec Ann Hathaway. Au pied des marches il y a une énorme bassine, et à la balustrade est pendu... un torchon à vaisselle qui sèche. C'est [p. 113] dans ces accidents tout simples de l'instant, qui écorchent nos idéaux romantiques de l'arête tranchante de la réalité, que réside l'un des charmes ineffables de la peinture solaire. Il n'y a qu'une petite chose pour donner vie à une scène ou à un visage ; les portraits ne sont jamais pleinement vivants, parce qu'ils ne *clignent* pas.

- 18 Allez, assez de Shakespeare ; montons dans les collines, pour voir les lieux où vécut et où repose un autre poète. Voici Rydal Mount, la demeure de Wordsworth. Deux étages, un manteau de lierre, une ceinture de haies, perdue dans un pli au milieu des collines qui l'observent confusément en dessous d'elles, comme pour la chercher à la manière de dames d'antan cherchant le dé à coudre qu'elles ont laissé échapper. C'est dans ces parages que le poète allait " meuglant à tout vent ", selon l'expression de son voisin campagnard¹², récitant ses propres vers. Voici sa tombe à Grasmere. Une stèle nue, et rien que son nom. À son côté repose sa fille Dora, sous une pierre plus haute et bordée d'un motif de lierre, portant en relief un agneau et une croix. Son mari occupe la place suivante. Les trois tombes viennent juste d'être nettoyées de leurs herbes folles – dans cette autre vue, celles-ci les cachent à demi. Quelques tiges fleuries ont échappé à la faux dans la première vue et se blottissent contre la stèle du poète. Tout à côté dort le pauvre Hartley Coleridge, avec une stèle en pierre de taille gravée d'une croix et d'une couronne d'épines, et la légende : " Par la Croix et la Passion, Bon Seigneur, délivre-nous¹³. " Autour se trouvent les tombes de gens dont les noms n'ont pas marqué le monde. Cette vue (le n° 302), prise depuis au-dessus de Rydal Mount, est tellement dans la manière du Lorrain, dans ses arbres surtout, que l'on exige le témoignage solennel de l'image double pour croire qu'il s'agit bien d'une transcription de la nature. Parmi les autres paysages anglais que nous avons vus, l'un des plus entièrement agréables est celui qui porte le numéro 43, Sweden Bridge, près d'Ambleside. Ne manquez pas, cependant, d'observer l'église de St Mary (n° 101) dans le même village de montagne. Elle sort de terre comme un cristal, avec des pignons en saillie qui bourgeonnent tout au long du clocher, comme s'ils allaient fleurir en autant de pinacles, du genre de ceux qui ont jailli à l'envi du marbre multiflore de Milan.
- 19 Et puisque nous venons de regarder un clocher, éclipsons-nous un instant pour nous incliner au pied de la plus haute flèche d'Angleterre, celle de la cathédrale de Salisbury. Nous la voyons ici d'en-dessous, en regardant vers le haut ; c'est l'une des images les plus frappantes jamais prises. Regardez-la bien ; Chichester vient de tomber, et ceci y ressemble beaucoup – tellement que certains considèrent que le même bâtisseur éleva les deux¹⁴. Le clocher s'est un peu incliné (comme on le voit dans ces autres vues) par rapport à la verticale ; et bien qu'il ait été renforcé à l'aide de crampons et de châssis, il s'effondrera un jour ou l'autre, car un immense géant tire dessus jour et nuit depuis cinq cents ans, et il finira soit par se refermer sur lui-même soit par s'écrouler dans un fracas et une émotion qui feront trembler chevaliers et évêques défunts sur leurs couches de pierre, et que les enfants [p. 114] d'un an se rappelleront leur vie durant. C'est la première cathédrale que nous vîmes, et aucune autre ne nous a jamais autant impressionné depuis. Immense, simple, terrible dans ses dimensions et sa hauteur, elle ne commence vraiment à prendre de la grandeur qu'à partir d'un point où nos clochers les plus fiers culminent ; elle remplit l'âme entière, imprègne le vaste paysage qu'elle domine, et, comme le Niagara et les Alpes, abolit dans l'observateur cette personnalité de cinq ou six pieds de haut qui nous vient en fréquentant la petite vie quotidienne dans ses petites habitations.

Dans les Alpes, votre voix n'est rien de plus que le cri-cri du grillon. Sous le rideau du Niagara, le battement de votre coeur semble un mouvement trop mesquin pour entrer en compte. Dans la cavité étayée d'arc-boutants de l'une de ces cathédrales paléozoïques, vous avez honte de vos côtes, et vous rougissez de ces exigus piliers osseux sur lesquels repose votre structure respirante. Avant de quitter Salisbury, regardons un instant ses cloîtres. Une cour verte, entourée d'une galerie couverte à niveau, s'ouvrant sur elle par une série de voûtes gothiques. Vous apprendrez plus, jeune Américain, sur la différence entre votre civilisation et celle du Vieux Monde en un coup d'oeil à ce spectacle qu'en une heure de conférence moyenne au lycée. Soixante-dix ans de vie vous semblent beaucoup ; mais c'est si peu, en proportion, pour l'habitant de ces cloîtres ! Peut-être, en cours de votre vie, verrez-vous une ville s'élever autour de vous ; peut-être votre monde tout entier changera une demi-douzaine de fois. Mais quel changement pour lui ? Les cloîtres sont exactement comme ils étaient quand il y est entré – exactement comme ils étaient il y a cent ans – exactement comme ils seront dans cent ans.

- 20 Ces cathédrales sont, sans comparaison possible, ce qu'il y a de mieux à voir en matière d'oeuvres de l'homme en Europe. Quel ravissement que de pouvoir les transporter, pour ainsi dire en chair et en os, jusqu'à nos cheminées ! Autrefois, cent mille pèlerins visitaient Canterbury chaque année. À présent, Canterbury nous visite. Voyez cette petite marque blanche sur le pavement. Elle désigne l'endroit où tomba le crâne tranché de Thomas Becket quand Reginald Fitz Urse le débita au son d'un "Ha !" qui semble résonner encore aujourd'hui à travers les voûtes cintrées. Et voyez le large escalier, patiné par les genoux des fidèles à mesure qu'ils montaient vers le sanctuaire du martyr. Pendant quatre cents ans le flot des fidèles frotta contre ces pierres. Et puis il y avait l'endroit où ils s'agenouillaient devant l'autel appelé "La couronne de Becket". Non ! L'histoire qui veut que ces profondes entailles dans le marbre aient été causées par les genoux des pèlerins est trop incroyable – mais voilà bien les entailles, et telle est bien l'histoire.
- 21 Et maintenant, si vous voulez voir un parfait joyau de l'art de la photographie, et en même temps un indiscutable monument de l'antiquité, que nul ne peut contempler sans intérêt, regardez donc ceci : le monument du Prince Noir. Il n'est guère possible de trouver un ouvrage supérieur. Son effigie de marbre repose derrière une balustrade, sous un baldaquin sculpté qui lui fait [p. 115] comme un abat-voix. Au-dessus, sur une poutre étirée entre deux piliers, sont suspendues les armes qu'il porta à la bataille de Poitiers : le tabard, l'écu, le casque, les gantelets, et le fourreau qui contenait son sabre, arme que, dit-on, Cromwell emporta avec lui. L'enveloppe extérieure de l'écu s'est effilochée comme vous voyez, mais les lions, ou les lézards, ou les figures originales, quelles qu'elles soient, et les fleurs de lys ou les plumes sont encore visibles. Les écailles métalliques, si c'est bien de cela qu'il s'agit, sont en partie tombées du tabard, ou du froc, et le cuir paraît à nu à certains endroits.
- 22 Et voici juste à côté le sarcophage d'Henri IV et de sa reine, lui aussi enclos par une balustrade comme le précédent. Il fut ouvert voici environ trente ans, en présence du doyen de la cathédrale. Il y avait un doute, expliqua-t-on alors, sur le fait que le corps du monarque ait réellement été enterré à cet endroit. La curiosité n'eut rien à voir à l'affaire, doit-on supposer. Tout sarcophage exposé est ouvert tôt ou tard, cela va de soi. Il fallut travailler dur pour réussir à l'ouvrir ; on dut le scier. On trouva une quantité de *paille** – de l'herbe fraîche, peut-être, quand on la disposa sur le royal corps il y a quatre cents ans – et une croix de brindilles. Un masque de soie était posé sur le visage. On le souleva et

l'on vit la barbe rousse, les traits bien conservés, un trou dans les dents de devant, il n'y avait probablement pas de dentiste à la cour pour le combler – le même visage que les citoyens contemplèrent il y a quatre siècles “ le jour du couronnement quand, dans les rues de Londres, Bolingbroke monta le rouan Barbary¹⁵ ” – puis on le recouvrit pour lui faire faire une autre sieste de quelques siècles, jusqu'à ce qu'un autre doyen éprouve un doute historique, et jusqu'à ce qu'enfin peut-être quelque futur Barnum australien le transporte au Musée de Sidney et l'y expose comme la momie de l'un des pharaons anglais. Regardez aussi, dans la même cathédrale, la “chapelle des Guerriers”. C'est une très belle stéréographie et elle fournit matière à une étude prolongée, tant elle regorge de monuments des plus curieux.

- 23 Avant de quitter ces églises et ces monuments anglais, entrons, même pour un instant, dans la fameuse chapelle Beauchamp de Warwick. La meilleure vue (n^{os} 323, 324) rappelle [p. 116] celle de la tombe du Prince Noir : c'est encore un triomphe de la photographie. Car tandis que l'effet total de l'image est brillant et harmonieux, nous découvrons en prenant une loupe qu'il est possible de compter chacun des grains du chapelet du moine qui est l'une des plus frappantes des figures sculptées sur le sarcophage. La silhouette de ce moine lui-même mesure environ un centimètre de haut, et son visage serait entièrement masqué par une tête d'aiguille. La chapelle tout entière est une merveille d'ouvrage et de beauté. Le monument central de Richard Beauchamp, avec le cadre de laiton qui domine le gisant, destiné à supporter la draperie jetée dessus pour protéger la statue, avec la forme maillée du guerrier, ses pieds aux longues chaussures pointues reposant contre l'ours muselé et le griffon, ses mains levées, mais non jointes, ce monument, avec la tombe de Dudley, le comte de Leicester – le Leicester d'Elizabeth¹⁶ – et celle de l'autre Dudley, le comte de Warwick, tous enfermés dans ces murs ouvragés, et illuminés par cette fenêtre peinte où nous distinguons à peine les silhouettes de saints et de vierges saintes, forment un groupe de joyaux monumentaux que seule la chapelle d'Henri VII peut prétendre égaler. Pour ces deux images (n^{os} 323 et 324), l'étudiant désargenté n'a qu'à mettre sa pèlerine de ville au clou, s'il n'a pas le moyen de les obtenir autrement.
- 24 On n'en finirait pas avec les abbayes et les châteaux. La vue n^o 4, Tintern Abbey, est la plus belle, au total, que nous ayons jamais vue. La n^o 2 est aussi fort parfaite et intéressante. Dans les deux cas, les masses de lierre qui revêtent les ruines sont rendues avec une vérité et un effet merveilleux. Certaines de ces vues ont en outre l'avantage d'être très bien coloriées. Le château de Warwick (n^o 81) est l'une des meilleures et des plus intéressantes dans la série des châteaux ; Caernarvon en est une autre encore plus frappante.
- 25 Nous pouvons interrompre ici, aussi bien qu'ailleurs, notre visite de l'Angleterre. L'Angleterre est, aux yeux d'un Américain, un immense cimetière. De même que les îles sont composées des enveloppes des insectes, son sol est fait des os de ses innombrables générations. Nul autre qu'un Américain ayant voyagé ne sent ce que c'est que de vivre dans une terre de monuments. Nous naissons tous des enfants trouvés, sauf par endroits, dans quelques lieux favorisés où l'humanité a niché pendant un siècle ou deux. Les fleurs coupées de la romance et de la poésie qui se trouvent disposées par-ci par-là sont de pauvres substituts des pousses enracinées dans un sol ancien, qui échange des éléments avec des hommes et des femmes comme nous depuis des milliers d'années. Peut-être est-ce une bonne chose que nous soyons forcés de vivre surtout pour l'avenir ; mais c'est parfois fatigant et prosaïque.

26 Et pourtant, ouvrez cette porte enchantée (de carton) qui sert d'entrée à la terre de BURNS, et voyez ce qu'un homme peut faire pour idéaliser et glorifier la vie commune qui l'entoure ! Voici un pauvre "cabanon", comme nous devrions l'appeler, le cottage que William "Burness" bâtit de ses propres mains, où il amena sa jeune épouse Agnes, et où son premier-né, le garçon [p. 117] ROBERT, naquit à la lumière et à l'air qu'il devait rendre plus brillants et plus libres pour l'humanité. Restez assis sans bouger et sans parler, mais veillez à ce que vos yeux ne se fatiguent pas tandis que devant eux passent ces images : le vieux buisson d'aubépine sous lequel se tenait Burns avec Highland Mary – un arbre vénérable, à la figure de duègne, pourvu de bras fins et de coudes pointus, et d'une rare *chevelure** de feuilles ; le Auld Brig o'Doon (n° 4) – une arche audacieuse qui enjambe d'un bond le doux ruisseau, vêtue plus qu'à demi d'un manteau de lierre, dont les pieds ont rampé à la façon de larves jusqu'au-delà de la clé de voûte ; les Twa Brigs of Ayr, superbement reflétés dans le courant qui scintille sous leurs arcades sourcilières ; et la pauvre petite Alloway Kirk, avec son toit effondré et ses hauts pignons. Levez la main sur vos yeux et prenez une longue inspiration, car quels mots pourraient nous toucher d'aussi près que ces souvenirs illustrés, ou plutôt réels, du poète défunt qui fit une nation d'une province, et des coeurs de l'humanité ses affluents ?

27 Et nous passons ainsi aux nombreuses tours, tourelles et pinacles d'Abbotsford, aux grandes fenêtres de Melrose, et au paisible Dryburgh, où, sous une simple stèle biseautée, repose le grand romancier qui, dans l'affection de l'Écosse, ne le cède qu'à son grand poète. Voici, au premier plan de la vue [p. 118] de Melrose Abbey (n° 436), une pierre tombale qui a tout l'air de pouvoir être déchiffrée à la loupe. Tirons donc cette inscription des noires archives de l'oubli. La voici :

En mémoire de
Francis Cornel, feu
Laboureur à Greenwell,
Mort le 11 juillet 1827,
à l'âge de 89 ans. Aussi
Margaret Betty, son
Épouse, morte le 2 décembre
1831, à l'âge de 89 ans.

28 Voici l'un des charmes, comme nous l'avons dit et répété, de la véracité photographique. Nous qui écrivons dans de grands magazines, surnageons naturellement dans le naufrage de notre siècle, nos articles nous servant de bouées vers l'immortalité. Quel délice que de saisir la tête inconnue qui apparaît un instant au creux de la vague, et de la tirer de là pour lui offrir une reconnaissance personnelle et un pan de notre inamovible gilet de sauvetage ! Va te faire photographier au bord du Niagara, toi l'obscur aspirant au souvenir des hommes ! Toi le voyageur, ne te jette pas, comme Empédocle, dans l'Etna, mais fais-toi prendre par l'appareil photographique, debout au bord du cratère ! Qui est cette dame assise dans une voiture à la porte du cottage de Burns ? Qui est ce monsieur au chapeau luisant qui se tient sur le trottoir devant la maison de Shakespeare ? Qui sont ces deux beaux jeunes gens, gisant morts sur un amas de morts à côté de la tranchée dans le cimetière de Melegnano¹⁷, qu'on voit dans cette lugubre stéréographie sur verre qui provient de la collection de notre ami le Dr Bigelow ? Peut-être une mère autrichienne a-t-elle reconnu les traits de son fils dans l'un de ces visages sans vie. Toutes ces figures apparemment accidentelles ne sont pas comme ces formes qu'introduisent les artistes pour remplir les blancs de leurs paysages, mais des personnes réelles, bien vivantes, ou des formes qui il y a peu encore étaient bien vivantes, qui ne se sont pas trouvées là par

hasard, mais qui y ont été amenées par un dessein, pour remplir quelque mission humaine bien réelle, ou tout du moins, comme dans la dernière image mentionnée, pour attendre d'être enterrées.

- 29 Avant de quitter les îles Britanniques, il serait agréable d'errer dans le superbe val d'Avoca en Irlande, et de contempler tous les paysages exquis, les vieilles ruines et les croix qui ont été si admirablement rendus par la stéréographie. Il y a aussi la Chaussée des Géants – elle n'est pas dans notre collection, mais notre ami M. Waterston l'a transplantée, colonnes de basalte comprises, dans son musée d'Art de Chester Square¹⁸. Nous ne pouvons nous arrêter à présent pour regarder ces vues, ni les nombreux objets d'intérêt historique ou poétique qui sont étalés devant nous sur notre propre table. Il y a là les images de l'abbaye de Croyland, où on a conservé cette joyeuse corne à boire de "Witlaf, roi des Saxons", qu'a rendue célèbre Longfellow¹⁹; Bedd-Gelert, la tombe du fidèle lévrier qui fut immortalisé par – ou plutôt qui immortalisa – William Spencer²⁰; la pierre marquant l'endroit où William Rufus tomba sous la hampe de Tyrrel²¹; la Tête du Lion dans Dove Dale, qui soutient la comparaison avec [p. 119] notre Vieux de la Montagne²²; la "Pierre de Bowder", c'est-à-dire le grand rocher de Borrowdale; et bien d'autres encore, devant lesquels nous aimons à rêver dans les moments d'inaction.
- 30 En commençant ces notes de voyage, nous avions l'intention d'emmenner nos compagnons de route à travers le continent européen, voire dans toutes les parties du globe. Mais il nous faudrait faire un livre, plutôt qu'un article, si nous nous y risquions. Consacrons plutôt l'espace restant à énumérer quelques-unes des images les plus intéressantes que nous avons rencontrées, dont on se procurera un grand nombre facilement, pour peu que l'on prenne la peine que nous avons prise pour les trouver.
- 31 On trouve partout des vues de Paris de qualité et bon marché. La plus belle vue sur papier illuminée ou transparente que nous ayons jamais vue est une image du Trône impérial. Il y a une autre vue illuminée, le palais du Sénat, qui est remarquable par la beauté avec laquelle sont rendues les fresques de la coupole. Nous avons une stéréographie fort intéressante de l'amphithéâtre de Nîmes, avec un *combat de taureaux** en cours dans l'arène au moment où l'image fut prise. Le contraste entre cette vaste structure romaine, avec son imposante maçonnerie de voûtes, et l'assistance clairsemée, qui semble presque perdue dans les espaces autrefois remplis par la foule des spectateurs qui se pressaient aux spectacles de gladiateurs, est l'une des choses les plus frappantes que nous ayons jamais vues. À Quimperlé, il y a une maison qui ressemble tellement au curieux bâtiment ancien récemment détruit à Dock Square, à Boston, qu'on la confond souvent avec celui-ci au premier regard. Les sépultures romaines d'Arles et les charmantes rues de Troyes sont les seules autres images de France dont nous parlerons, en dehors des cathédrales citées plus loin.
- 32 Parmi les vues de Suisse, on peut dire que les glaciers sont parfaits, du moins dans les images sur verre. Les chutes d'eau sont généralement médiocres: l'eau miroite et ressemble à de la ouate. Staubbach, avec le val de Lauterbrunnen, est une exception exquisite. Voici quelques exemples remarquables de l'Art. Le n° 4018, Seelisberg – inégalé parmi toutes les stéréographies sur verre que nous avons vues, par toutes les qualités qui font une image impeccable. Le n° 4119, le mont Blanc vu de Santa Rosa – la plus belle vue de la montagne, pour l'effet général, que nous ayons examinée. Le n° 4100, le Pont suspendu de Fribourg – très beau, mais le regarder vous donne le tournis. Trois vues différentes de Goldau, où les villages sont enterrés sous ces immenses masses de roc, rappellent la terrible catastrophe de 1806, comme si elle était arrivée hier²³.

- 33 Presque tout ce qui vient d'Italie est intéressant. Les ruines de Rome, les statues du Vatican, les grandes églises, toutes passent devant nous, mais en un éclair, tandis que nous filons en express sur notre locomotive idéale²⁴. Observez qu'après la neige et la glace, c'est la pierre qui rend le mieux en stéréographie. Les statues sortent absolument bien, sauf lorsqu'il y a trop de réduction à faire, comme dans cette vue du *Torso*, où vous voyez que la cuisse est exagérément allongée. Voyez cette marque sur le nez du *Gladiateur mourant*. C'est l'endroit où [p. 120] Michel-Ange l'a corrigé. Voici le *Faune* de marbre de Hawthorne (celui attribué à Praxitèle²⁵), le *Laocoon*, l'*Apollon* du Belvédère, le *Jeune Athlète au strigile*, le Forum, la Cloaca Maxima, le Palais des Césars, le *Marc-Aurèle* de bronze – ces merveilles que le monde entier accourt pour voir, le Dieu de la Lumière les a toutes multipliées pour vous, et vous n'avez qu'à payer une somme modique à son serviteur pour devenir l'héritier de plein droit des plus beaux spectacles que la terre ait à montrer.
- 34 Mais jetez donc un coup d'oeil sur Pise, non pas pour la Tour penchée et les autres objets familiers, mais pour l'intérieur du Campo Santo, avec sa terre sacrée, ses innombrables monuments, et les fresques fanées sur les murs – tenez, voilà les *Trois Rois* d'Andrea Orcagna. Et voici les chaînes brisées qui, il y a des siècles, traversaient l'Arno – elles font saillie sur le mur, tant et si bien qu'elles se mettraient presque à cliqueter si vous heurtiez le stéréoscope. Arpentez un moment avec nous les rues de Pompéi : voici les ornières faites par les chariots d'il y a dix-huit cents ans ; c'est comme si on se baissait pour regarder le sol lui-même. Et voici l'amphithéâtre d'où sortirent en masse les Pompéiens quand les cendres du Vésuve commencèrent à pleuvoir autour d'eux. Contemplez les fameuses portes du baptistère de Florence, mais ne manquez pas les exquises portes de fer de la balustrade extérieure ; pensez-y lorsque vous entrez dans notre Common bostonien depuis West Street, par ces battants qui pourraient faire office de portes de l'... – pas du paradis. Regardez ce temple de sucre – eh non, il est en marbre, et c'est le monument de l'une des Scalas de Vérone. Quelle demeure pour les fantômes que ce vaste *palazzo* qu'on voit derrière ! Nous attarderons-nous à Venise, sur le pont des Soupirs, pour prendre ensuite cette gondole stéréoscopique et à travers elle nous rendre de Saint-Marc à l'Arsenal ? Pas maintenant. Nous nous contenterons de regarder la cathédrale – tous les tableaux qui sont sous les arcades apparaissent dans notre stéréographie sur verre –, les Chevaux de bronze, le Campanile, le Rialto, et la fameuse statue de Bartholomé Colleoni – l'image exacte de ce que devrait être un chef de partisans, le vieux soldat aux larges épaules, à la taille mince, aux traits sévères, qui sautait en selle bardé de son armure complète, et dont les hommes ne voulurent jamais suivre un autre chef quand il mourut. Enfin, il y a eu d'autres soldats en Italie par la suite. Voici le campement de l'armée de Napoléon lors de la récente campagne. Voici le champ de bataille de Magenta, avec l'herbe couchée, les arbres taillés en pièces, et les fragments épars de l'attirail des soldats.
- 35 Et voici donc (nous quittons notre collection pour celle, déjà citée, de notre ami) la grande tranchée dans le cimetière de Melegnano, et l'amas de morts qui gisent sans sépulture sur le côté. Détournez les regards, jeune fille, tendre enfant, car c'est là ce que laisse la guerre dans son sillage. Jetés les uns contre les autres comme des sacs de grain, certains horriblement mutilés, d'autres sans trace de blessure, tous ou presque tous avec sur leurs visages un air immobile et calme. Les deux jeunes déjà cités sont étendus au premier plan, si simples d'apparence, si semblables à [p. 121] deux garçons qui, après s'être trop fatigués à la tâche, se coucheraient pour dormir, qu'on n'arrive guère à voir l'image au milieu des larmes que ces deux éphèbes font monter aux yeux.

- 36 Il faut que le pape nous bénisse avant notre départ d'Italie. Tenez, le voilà au balcon de Saint-Pierre, et devant lui la foule immense aux têtes nues, alors qu'il étend les bras et prononce sa bénédiction.
- 37 Avant d'entrer en Espagne, il nous faut regarder le cirque de Gavarnie, un amphithéâtre naturel dans les Pyrénées. C'est la plus pittoresque des stéréographies, et l'une des meilleures. Quant à l'Alhambra, nous pouvons vous le montrer sous toutes les coutures ; et si vous ne déclarez pas que les lions dans la cour sont un tas de c... bredaines mécaniques et de croquemitaines de pouponnière, nous nous reconnaitrons incompetents en entomologie. La Giralda de Séville, par contre, est vraiment une tour grandiose, bien digne d'observation. Les Bostoniens de Séville la considèrent comme le pivot de l'univers, à tout le moins. Et quelle fontaine dans le jardin de l'Infante ! Et quelles brutes éhontées, porcs et consorts, sont ici vautrées sur le ventre ! Le tout couronné par un monsieur dévêtu qui en comprime un autre au point qu'on dirait une grenouille convulsionnée à la pile galvanique ! Ce sont des goûts bien étranges [*queer*] qu'ils ont dans le Vieux Monde. À Berne, à la fontaine de l'Ogre, le géant, ou plutôt l'individu à large bouche qui se tient au sommet de la colonne, est en train de manger un bébé comme on mange un radis, et il en a beaucoup d'autres en réserve – toute une provision – dans la main ou à côté de lui.
- 38 Une descente du Rhin ne nous offre rien de plus remarquable que St Goar (n° 2257), chaque maison sur l'une et l'autre rive aussi nette et claire qu'un cristal. Les vues de Heidelberg sont admirables ; voyez cette rayure légère à l'arrière-plan de celle-ci : nous nous rappelons avoir vu exactement cette rayure depuis le château lui-même, et avoir appris que c'était le Rhin, à peine visible, dans le lointain. L'homme aux oies du marché aux oies de Nuremberg donne de la pierre, du fer et du bronze, chaque chose à la perfection.
- 39 Et nous voici arrivés dans la pittoresque Hollande, où nous voyons moulins à vent, *ponts-levis**, canaux, galiotes, des maisons à pignons sur la rue et munies de petits miroirs à l'extérieur des fenêtres, inclinés de façon à montrer ce qui se passe aux Hollandaises [*frows*] qui sont à l'intérieur.
- 40 Nous devons renoncer aux cathédrales, finalement : Santa Maria del Fiore, avec le dôme de Brunelleschi, que Michel-Ange ne voulut pas copier et ne put dépasser ; Milan, brûlant de toutes ses statues, comme un candélabre à mille mèches ; Tours et son portail brodé, si ressemblant à la dentelle d'une robe d'archevêque ; même Notre-Dame de Paris et sa nouvelle flèche ; Rouen, Amiens, Chartres, il nous faut renoncer à tout cela.
- 41 Nous voici à Athènes, devant l'Acropole aux solides contreforts et ses temples en ruines – le Parthénon dorique, l'Érechthéion ionique, le temple corinthien de Jupiter, et les superbes cariatides. Mais voyez plutôt ces marches taillées dans le roc. Ce sont celles que gravit l'apôtre Paul, et c'est depuis ce sommet, la colline de Mars, [p. 122] l'Aréopage, qu'il entama sa célèbre harangue "Ô Athéniens !".
- 42 La Grande Pyramide et le Sphinx ! Quand Hérodote les vit, ils étaient un peu plus frais, mais d'une antiquité non moins impénétrable – en fait, bien plus impénétrable pour lui que pour nous. Les Colosses de la plaine ! Puissants monuments d'une civilisation ancienne et fière, à présent seuls dans un désert.
- Mon nom est Osymandyas, roi des rois ;
Contemplez mes oeuvres, vous les puissants, et perdez toute foi²⁶ !
- 43 Mais rien ne parvient à égaler ces immenses visages sereins des pharaons au grand temple de roc d'Abou Simbel (Ibsamboul) (n° 1, F. 307). C'est la sublimité absolue en

stéréographie, de même que le temple de Kardasay, cette vue sur verre adorable entre toutes, en est la poésie même. Mais voici que le crocodile nous guette sur la berge sableuse du Nil, et qu'il nous faut quitter l'Égypte pour la Syrie.

- 44 Damas ne présente qu'un triste spectacle, avec ses maisons sordides et ses toits glaiseux qui miroitent. Nous avons toujours eu envie d'investir dans l'immobilier ici, rue Abraham ou place Noé, ou dans telle ou telle avenue bien connue, mais nous sommes découragés de ce projet depuis que nous avons ces vues de la vieille ville. Baalbek s'en tire mieux. Voyez les grandes pierres enchâssées dans ce mur – les plus grosses mesurent 64 x 13 x 13 pieds [20 x 4 x 4 m] ! Qu'en dites-vous ? Une pierre plus grosse à elle seule que vos deux salons réunis, et il y en a trois presque semblables, insérées dans un mur comme si elles s'étaient simplement trouvées là, sous la main ! Puis nous allons à Bethléem, qui a l'allure d'une forteresse plutôt que d'une ville, rien que de la pierre et très peu de fenêtres ; à Nazareth, aux maisons de briques pareilles à des fours, avec le haut minaret, les cyprès, et les tombes ouvertes, béant sur le noir, et cernées de masses de cactus ; à Jérusalem, au bord du Jourdain, dont on dirait que chaque goutte porte une bénédiction de baptême ; à la mer Morte, et pour finir aux cèdres du Liban. Tout ou presque a pu changer dans ces lieux saints, sauf l'allure du cours d'eau et du lac, et la silhouette des collines et de la vallée. Mais comme nous regardons, par-delà la cité sainte, vers le mont des Oliviers, nous savons que ces lignes qui déploient leur courbe gracieuse sur l'horizon sont les mêmes sur lesquelles Son regard se posa tandis qu'il contemplait Jérusalem de ses yeux tristes. Nous savons que ces longues déclivités qui se profilent au-delà de Nazareth se dessinèrent dans les yeux du garçon de Marie exactement comme elles le font maintenant dans les nôtres, alors que nous autres sommes assis devant nos cheminées.
- 45 Ce n'est pas un *jouet*^{*}, qui nous transporte ainsi en la présence même de tout ce qu'il y a de plus exaltant pour l'âme dans les scènes que les héros et les martyrs du monde, et d'autres encore que héros et martyrs, ont sanctifiées et solennisées en y posant leurs regards. Ce n'est pas un jouet : c'est un don divin, mis entre nos mains nominalement par la science, mais en réalité par cette inspiration qui révèle le Tout-puissant par l'intermédiaire des humbles étudiants [p. 123] de la Nature. Regardons encore une fois dans cet instrument avant de le reposer, mais cette fois pas pour y voir un spectacle terrestre. Dans ces vues, prises avec les télescopes de De La Rue à Londres et de M. Rutherford à New York, ainsi qu'avec celui de l'observatoire de Cambridge par M. Whipple, de Boston, nous voyons le "globe tacheté" de la Lune, avec tous ses ravins et ses montagnes, ses cratères mystérieux et ses vallées aux allures de sillons. Cette magnifique stéréographie de M. Whipple a été prise en deux temps, la première image le 7 février, la seconde le 6 avril²⁷. De cette façon, le changement de position donne l'effet de relief des vues stéréoscopiques ordinaires, et la sphère propose à l'oeil un arrondi si parfait qu'on croirait pouvoir s'en saisir comme d'une orange.
- 46 Si le lecteur est intéressé, ou susceptible de le devenir, par la question de la sculpture solaire et des stéréoscopes, il voudra peut-être savoir ce que ces deux dernières années nous ont appris quant au choix des instruments les plus dignes de possession. Nous consacrerons quelques mots à ce sujet. Parmi les instruments simples, permettant de regarder une vue [*slide*] à la fois, celui de chez Smith et Beck est le plus parfait que nous ayons vu, mais aussi le plus cher. Pour regarder des vues sur papier, qui sont légères, un instrument qu'on peut tenir à la main est très commode. Nous en avons nous-même fait construire un modèle qui est meilleur, à notre avis, que ceux du commerce. M. Joseph Bates, au 129 Washington Street, en a un exemplaire, pour quiconque serait curieux de le

voir²⁸. Pour ce qui est des instruments capables de contenir de nombreuses vues, nous préférons en acheter deux de cinquante vues qu'un seul de cent vues. Le petit instrument de chez Becker, qui contient cinquante vues sur papier dos à dos, est celui que nous aimons le mieux pour ce type de vues, mais il faut modifier le couvercle de manière à ce qu'on puisse le retirer – ce qui est la première chose que nous avons faite au nôtre après l'avoir acheté.

- 47 Nous avons la permission de mentionner le remarquable instrument qu'a inventé notre ami le Dr Bigelow, et qui contient cinquante vues sur verre. Le spectateur met son oeil : c'est le noir total. Il tourne une clé : et voici l'aube grise du matin enveloppant quelque [p. 124] scène superbe ou la *façade** d'un temple majestueux. Un autre tour de clé, et la matinée s'éclaire de diverses teintes de rose et de pourpre, avant d'atteindre la riche couleur d'or de midi. Encore un tour, et voilà que tout à coup la nuit tombe sur l'image comme dans un crépuscule tropical, soudainement, sans estompement ni obscurcissement graduel, le soleil de l'image se couchant

“Non comme dans les ciels du Nord,
obscurément brillant,
Mais, sans un voile, un feu de lumière vivant²⁹.”

- 48 Nous n'avons pas remercié les nombreux marchands si aimables qui vendent ces images, et qui nous ont envoyé des douzaines et des centaines de stéréographies pour examen et sélection ; mais c'est seulement parce qu'ils sont trop nombreux pour être remerciés. Inversement, nous ne demandons pas de prix pour la réclame que nous faisons ici pour leur si intéressante branche d'activité. Mais il y a quelques stéréographies que nous aimerions que l'un ou l'autre d'entre eux nous envoie, avec la facture : ainsi, les cathédrales d'Anvers et de Strasbourg, Bologne et ses tours de brique, les Lions de Mycène, s'il y en a de disponibles, les Murs de Fiesole, le Chandelier d'or de l'Arc de Titus, et d'autres encore que nous indiquerons si on nous consulte ; et parmi tout cela certaines vues que nous cherchons depuis longtemps en vain. Mais nous écrivons surtout ici dans le but d'éveiller un intérêt dans une source de plaisir aussi nouvelle qu'inépuisable, et non sans regretter que les nombreuses pages que nous avons noircies ne puissent guère donner plus d'un vague aperçu des ressources infinies que ce nouvel art a rendues accessibles à nous tous.

NOTES

1. Le Monument fut érigé par sir Christopher Wren pour commémorer le grand incendie de 1666. Ici se profile l'assimilation constante dans ce texte entre vision tragique de l'histoire anglaise et ce que Roland Barthes appelait “l'ère de la photographie” : “celle des révolutions, des contestations, des attentats, des explosions, bref des impatiences”, R. BARTHES, *La Chambre claire*, Paris, Gallimard/Seuil, 1980, p. 146.

2. Métaphore facétieuse et bien dans le ton irrévérencieux de ce texte : la grande cathédrale de Wren se voit réduite ici au rang d'imitation de la State House (Parlement de l'État) du Massachusetts, laquelle fut bien entendu construite postérieurement, dans le style néo-classique typique de l'architecture officielle américaine, style inspiré notamment par l'exemple anglais. Ce

type de jeu est d'autant plus pertinent et efficace que Holmes décrit des images, en les comparant à d'autres images plus connues de ses lecteurs américains.

3. Jacob BIGELOW (1786-1879), botaniste américain, titulaire durable de la Rumford Chair à Harvard, auteur en 1829 d'un *Elements of Technology* qui, en édition illustrée, fut au XIX^e siècle un classique de la science américaine.

4. À la suite du grand incendie de 1834, la reconstruction du palais du Parlement dura jusqu'en 1860.

5. La "dim, religious light" des vitraux, selon Milton, "Il Penseroso".

6. Louis François Roubilliac (ca 1700-1762), sculpteur français qui fit carrière à Londres et exécuta plusieurs des monuments de Westminster Abbey. En achevant cette revue par le monument de lady Elizabeth Nightingale, véritable scène dramatique qui représente la Mort prête à frapper, Holmes confirme la tendance de tout ce passage à sélectionner non pas les morts les plus célèbres de Westminster, mais les plus théâtraux : les statues et les emblèmes les plus explicitement macabres, comme s'il s'agissait de souligner, jusque dans leur qualité de "vivants", une affinité entre la statuaire funéraire et la sculpture solaire.

7. *As a cold bath on enthusiasm* : jeu de mot sur *bath* "bain" et le nom de la ville d'eaux de Bath. Homme politique riche et influent, William Pulteney (1684-1764) est une figure diamétralement opposée à celle de la fée Morgane.

8. Il s'agit du commodore Charles Holmes (1711-1861) qui, à la tête de la flotte anglaise en 1759, permit la prise de Québec par le général James Wolfe.

9. L'*Annus Mirabilis* de John Dryden, poème publié en 1667, soit immédiatement après la peste et l'incendie de Londres, évoque outre ces cataclysmes la guerre avec la Hollande de 1665-1666. Ce texte aux effets hyperboliques et métaphoriques surchargés est considéré comme l'une des premières descriptions de la guerre moderne ; ici encore, Holmes fait par ce biais littéraire un retour discret sur l'actualité et sur sa propre généalogie imaginaire.

10. Dans beaucoup de ces comptes rendus d'observation d'images, Holmes utilise l'auxiliaire modal *can* (*can read, can see*) ; quoique conforme à l'usage anglais avec les verbes de perception, cette pratique dénote ici une insistance qui concourt bien entendu à figurer l'incroyable fidélité de l'image stéréographique.

11. Henry Ward Beecher (1813-1887), pasteur évangélique qui fut une figure radicale de l'abolitionnisme. Ici encore, la référence littéraire se double d'une allusion à l'actualité américaine.

12. Établie par le poète lui-même, l'image de Wordsworth se faisant entendre de ses voisins en "meuglant" (*booming about*) ses vers à travers champs s'établit au XIX^e siècle comme l'une des marques de son génie excentrique.

13. [Note de l'auteur] : "Mademoiselle Martineau, qui assista à ses obsèques, et qui décrit probablement les lieux sur la foi d'une visite au cimetière, ne donne pas cette inscription correctement. Voyez l'*Atlantic Monthly* de mai 1861, p. 552. On ne peut faire confiance aux touristes ; mais aux stéréographies, si." Harriet Martineau (1802-1876), femme de lettres, avait été la familière du groupe des "Lake Poets" et en particulier de Hartley Coleridge (1796-1849), fils aîné de Samuel T. Coleridge, journaliste et poète. Tôt retiré à Grasmere, il n'eut pas la réussite de son père.

14. Chichester est extérieure à Salisburg dans sa construction originelle. Mais les deux cathédrales gothiques se ressemblaient notamment par leurs flèches médiévales, jusqu'à ce que celle de Chichester s'effondre en 1861 - nouvel exemple de désastre associé *a contrario* aux pouvoirs de la stéréoscopie.

15. *Richard II*, V, 5 : la référence shakespearienne vient compléter la vision tragique que donne Holmes de l'histoire anglaise.

16. Robert Ludley (1532-1588), favori d'Elizabeth I^{re} qui fut mêlé à divers épisodes scabreux, et frère du comte de Warwick, Ambrose Dudley.
17. C'est-à-dire Marignan, site de l'une des batailles remportées en 1859 par la coalition italo-française contre l'Autriche. Cf. plus loin.
18. Il s'agit probablement de Robert C. Waterston, pasteur et intellectuel bostonien.
19. Henry Wadsworth Longfellow (1807-1882), véritable poète officiel de l'Amérique et de ses origines anglo-saxonnes.
20. Allusion à une ballade du poète anglais William Robert Spencer (1770-1834) intitulée "Beth Gelert, or 'the Grave of the Greyhound'", et qui relate la tragique méprise par laquelle un chasseur, découvrant à son retour le berceau de son fils ensanglanté, exécute à tort son fidèle lévrier, avant de découvrir que celui-ci avait protégé le bébé en tuant le loup qui s'en approchait. Nouvel exemple de l'imagination macabre qui accompagne le voyage stéréoscopique.
21. Allusion à la mort accidentelle de l'extravagant roi saxon William II "Rufus" (ca. 1056-1100).
22. Lion's Head, formation rocheuse dans la vallée de la Dore (Derbyshire) qui fut souvent décrite par les écrivains anglais, comme le piton "Old Man of the Mountain", dans le nord du New Hampshire, le fut par les écrivains de la Nouvelle Angleterre.
23. En 1806, un formidable éboulement avait englouti plusieurs centaines de maisons et tué près de 500 personnes. Nouvel exemple de la relation qu'établit constamment Holmes entre le spectacle stéréoscopique et la mort, mais aussi de l'image récurrente, dans ce texte, de la pétrification.
24. Chemin de fer, photographie et stéréographie furent souvent englobés dans les mêmes réseaux métaphoriques dans le XIX^e siècle anglo-américain (cf. des expressions comme "the great engine of photography", etc.).
25. Allusion au roman italien de Nathaniel Hawthorne, *The Marble Faun* (Le Faune de marbre, 1860), souvent considéré comme un journal de voyage (*travelogue*) plutôt que comme une fiction, et qui, lui-même plein d'un intertexte statuaire et pittoresque, pourrait être une "source" du voyage stéréoscopique de Holmes.
26. Citation adaptée de Diodore de Sicile, qui mentionne une telle inscription sur la statue colossale de Ramsès II à Louxor. Le site fut beaucoup visité après 1800.
27. Il s'agit de stéréographies de la Lune par John A. Whipple (1822-1891). La syntaxe de la phrase anglaise est d'une remarquable souplesse : "This magnificent stereograph by Mr Whipple was taken, the first picture February 7th, the second April 6th."
28. Holmes souligna à diverses reprises qu'il n'avait fait qu'inventer un prototype, commercialisé par Joseph L. Bates ; cf. O. W. HOLMES, "The History of the American Stereoscope" et "The American Stereoscope", *The Philadelphia Photographer*, vol. 6 (1869).
29. Référence au soleil de Grèce selon Byron, dans le poème *The Curse of Minerva*.